



**ORIGINES TROUBLES
& AUTRES NOUVELLES**



CRIME SCENE - DO NOT CROSS

**ORIGINES TROUBLES
& AUTRES NOUVELLES**

LA CLASSE DE 4^e BILINGUE-LSF
DU COLLÈGE ANDRÉ MALRAUX
&
LE MASTER LIVRE JEUNESSE
DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE TOULOUSE

**ORIGINES TROUBLES
& AUTRES NOUVELLES**

Projet 2019-2020
J'écris, je signe, je filme

PRÉFACES

BENOÎT SÉVERAC

Écrivain et parrain du projet

Quand on vous offre la possibilité de devenir parrain d'un tel projet, on est à la fois honoré et inquiet. Honoré parce que ce sont des étudiants en master Métiers du Livre qui m'ont fait cette proposition, et un romancier a forcément des affinités avec eux. C'est une belle reconnaissance de la part de futurs professionnels du livre.

Inquiet, parce que les honneurs, les présidences, les parrainages etc. sont accordés à des auteurs dont la carrière est déjà un peu dans leur dos. Cela sent le sapin !

Néanmoins, lorsqu'on apprend que le projet consiste à faire écrire des élèves sourds *signeurs*, c'est-à-dire qui pratiquent la Langue des Signes Française, on oublie toute réticence et on fonce. Car l'enjeu nous dépasse ; il s'agit – entre autres – d'offrir aux *entendants* un autre regard sur les sourds et les malentendants.

Et je ne me suis pas trompé en acceptant ; car dès que j'ai rencontré les étudiants de l'Institut Catholique de Toulouse, j'ai été conquis par leur humanité. Je me suis immédiatement reconnu dans les valeurs qu'ils voulaient porter à travers ce projet.

Plus tard, lorsque j'ai été présenté aux élèves de la 4^e bilingue Français-LSF du collègue André Malraux de Ramonville, j'ai su qu'ils allaient faire des étincelles. Comme chez de nombreux sourds croisés lors de l'écriture de mes deux romans noirs pour adolescents mettant en scène des sourds (*Silence* et *Le garçon de l'intérieur*, éditions Syros), j'ai été frappé par leur sens de l'humour, leur espièglerie et leur imagination. Ça fusait dans tous les sens ! Ils étaient déjà dans les *starting blocks* ; ne restait plus qu'à canaliser tant d'énergie. Ce que leur enseignante a très bien fait.

En lisant leurs travaux, je n'ai pas été surpris de retrouver le foisonnement d'idées que j'avais pressenti, mais aussi – et surtout – la générosité qui se dégageait de la classe. Non seulement leur

schéma narratif est riche (des ellipses, des procédés narratifs habiles tels que les coupures de presse etc.), mais leurs personnages ne sont jamais caricaturaux. Mieux, ils sont bienveillants. La question de l'autre, de la différence, est omniprésente. Et bien sûr, ils sont sourds ! En tout cas, certains le sont. Cela n'a rien d'étonnant pour des auteurs sourds, mais pour nous, lecteurs de la majorité *entendante* qui a tendance à n'observer la société qu'à travers le prisme d'une soi-disant « normalité », autrement dit, de son point de vue, c'est une excellente opportunité de nous souvenir que l'être humain est pluriel.

Par ailleurs, leurs histoires se déroulent dans la région toulousaine. C'est une évidence, on n'écrit jamais aussi bien que lorsqu'on a un rapport affectif avec les personnages et les lieux.

Quoi qu'il en soit, je félicite les jeunes écrivains qu'ils sont parce qu'ils n'ont pas dérogé à une règle fondamentale, clef de la réussite d'un récit, à savoir « donner du corps aux personnages » afin de permettre au lecteur de s'identifier à eux. Deuxième règle qu'ils ont su utiliser : « les mettre en position de quête ». Rien de plus efficace pour dynamiser un récit ! Une fois que le lecteur s'est attaché à un héros et que celui-ci doit atteindre un but, impossible de ne pas trembler pour lui lorsque des obstacles se mettent sur sa route. C'est la base du suspense.

À ce titre, les trois nouvelles des élèves de la 4^e bilingue Français-LSF du collège Malraux de Ramonville sont une franche réussite.

BRIGITTE DALLE

Professeur de français au collège André Malraux

Les élèves sourds de la filière LSF du collège A.Malraux se lancent une nouvelle fois dans l'aventure de l'écriture accompagnés par les étudiants de « J'écris, je signe, je filme » ! Cette année, leurs récits baignent dans le crime, prémédité ou accidentel, sur fond de trafic de drogue, de violence conjugale, d'esclavage moderne ou de vengeance longuement ruminée. Dans leurs récits de fiction, les adolescents auteurs se sont mis en scène de façon plus ou moins visible. Ils ont puisé dans leur histoire familiale : la grand-mère polonaise qui a fui un mari violent est devenue Chloé partie sans bagages sur les routes, vers un sud qu'elle croit salvateur. Il y a un peu de Sean dans cette Anna qui se venge des années plus tard du harcèlement subi dans son adolescence. On retrouve Filippos, fan du Barça, la piquante Manon, Brigitte, homonyme de leur professeure de français, qui meurt tragiquement dans un accident de la route, Amélie, qui donne son nom à son héroïne et refuse que le père du personnage principal meure enfermé dans une cave, Mathéo et Gorka qui sauvent un enfant de l'esclavage moderne. Sans surprise, leurs personnages sont majoritairement des adolescents en quête de vérité qui bousculent les adultes. Leurs récits s'inscrivent dans leur quotidien : Ramonville et son collège, Toulouse et le musée des Abattoirs, et tous ces personnages sourds qui peuplent leurs récits, discutent d'une maison à l'autre, sans bruits, à travers les fenêtres, actionnent des interrupteurs placés à l'extérieur des pièces ou discutent tranquillement pendant un cours, les mains cachées sous la table. Une belle expérience collective d'écriture, de négociations et de réécriture, qui, je l'espère, fera le bonheur des lecteurs et la fierté des jeunes auteurs.

AGNÈS GRILLOU, GÉRARD DASTUGUE, JEAN-MARC NOUJARÈDE

Tuteurs du projet

Devant l'enthousiasme autour du projet éditorial, j'écris de l'an passé, nous avons reconduit notre collaboration avec nos chères têtes blondes de l'école André Malraux de Ramonville et Brigitte Dalle, enseignante de la classe de 4^e bilingue Français - LSF. L'édition 2019 - 2020 porte sur le roman noir. L'exercice pédagogique et littéraire est particulièrement enrichissant tant pour nos étudiants de Master Métiers du Livre jeunesse que des élèves. Charge aux uns de "Fabriquer et Publier" le livre et aux autres de le Rédiger. Pour les accompagner dans cette aventure littéraire, nous avons demandé à Benoît Séverac d'être parrain de l'opération. Auteur de romans noirs à succès, plusieurs fois récompensé, c'est avec une réelle joie qu'il a accepté de tenir ce rôle. Conseils, encouragements, bienveillance, Benoît a su trouver les mots, la posture pour donner une dimension particulièrement humaine à ce projet éditorial.

Accompagner des étudiants enthousiastes autour d'un projet fédérateur, c'est se confronter au management d'équipe, au partage des tâches, à la gestion des tensions, et c'est aussi, s'interroger sur ses pratiques, savoir écouter, voilà toute la richesse de notre profession et l'ambition de ce travail collectif. Merci aux étudiants de nous faire progresser dans notre approche métier. L'investissement de tous a donné naissance à cette nouvelle publication, la troisième, réalisée par nos étudiants, Origines Troubles et autres nouvelles. Une belle fierté, l'illustration, s'il en est encore besoin, du professionnalisme qu'acquiert les étudiants dans le cadre la formation Métiers du Livre Jeunesse de l'ICT.

STÉPHANE LAPOUTGE

Responsable du Master MLJ

Cette année voit le troisième volume des projets éditoriaux réalisés par les étudiants du master Métiers du Livre Jeunesse de l'Institut catholique de Toulouse, sous la tutelle d'Agnès Grillou et de Gérard Dastugue, que je sais enjoués par cette entreprise depuis ses débuts et toujours investis auprès des étudiants, comme l'ensemble de enseignants. La genèse de ce projet ressort d'une discussion informelle et d'un mot jeté sur un bout de papier. L'élan est donné, et aujourd'hui, il perdure et je me plais à imaginer que le temps pourrait l'inscrire dans une collection, non pour une satisfaction personnelle qui ne serait qu'insipide, mais au contraire pour l'esprit solidaire et collectif qui concourt à sa réalisation et qui lui donne tout son sens et sa saveur.

Toute la force de la formation que suivent les étudiants repose sur ce projet, parce qu'il cristallise l'ensemble des compétences disciplinaires et préprofessionnelles que leurs futurs employeurs sont en droit d'attendre d'eux. En même temps, la formation doit sans cesse se renouveler pour répondre aux besoins contemporains des secteurs d'activités du livre et des contingences universitaires. Alors, cela suppose en effet de surmonter un ensemble d'obstacles, de mettre en oeuvre bien des actions et de répondre au mieux aux attentes des uns et des autres, aspect des plus complexes et des plus délicats.

Fort heureusement, un vent de légèreté vient troubler la surface des pages de ces albums pour les éclabousser de couleurs chatoyantes, de mots, que l'on doit aux d'enfants sourds qui contribuent généreusement et joyeusement à l'élaboration de ceux-ci. Cette participation désintéressée me touche à titre personnel et je l'espère comme un juste retour de ce qu'un jour la communauté sourde de Toulouse a su m'apporter, entre autres grâce à la magie de la langue des signes. Ces projets n'auraient sûrement pas vu le jour sans cela, et encore moins sans l'investissement et l'accompagnement indéfectibles des enseignants de LSF du Collège André Malraux de Ramonville.

En outre, le soutien de Benoît Séverac, auteur récompensé de nombreux polars, et parrain de cette édition, témoigne de ce que le livre nourrit le livre, l'anime, le traverse, le hisse bien au-delà de ce qu'il semble être. Je souhaite également associer à cette édition le Service Communication de l'Institut, dans les personnes de Carole Lauby et Thomas Recoing, qui oeuvrent pour plus de visibilité de notre formation.

Que tous soient remerciés pour ce bel ouvrage.

LES ÉTUDIANTS DU MASTER LIVRE JEUNESSE

Vous tenez dans vos mains le troisième livre édité dans le cadre du projet J'écris .

Chaque année ce projet réunit les étudiants de première et deuxième année du master Métiers du livre jeunesse de l'Institut Catholique de Toulouse, autour d'un objet éditorial commun. Forts de l'expérience entamée en 2018-2019, avec les classes LSF-Français du collège André Malraux de Ramonville, nous avons cette année décidé de lancer aux élèves de quatrième LSF un nouveau défi d'écriture.

Sous le parrainage de l'auteur toulousain de polar Benoît Séverac, qui les a lancés dans l'aventure, les élèves ont été invités à écrire une nouvelle dans le genre du polar. Avec leur enseignante Brigitte Dalle, ils ont écrit par groupes et nous avons eu la joie de suivre les débuts de chaque histoire, de voir les intrigues se déployer et se complexifier, et finalement de lire des textes finalisés qui nous l'espérons, vous tiendront en haleine et vous feront trembler.

Les jeunes auteurs ont également participé au tournage d'un book-trailer qui plonge dans l'atmosphère trouble de ces quatre nouvelles. Vous pouvez retrouver cette vidéo sur notre chaîne YouTube, qui contient du contenu additionnel à cette publication. En effet, afin d'en savoir plus sur le monde du polar toulousain, nous sommes allés à la rencontre d'auteurs lors du salon Toulouse Polar du Sud en octobre 2019. Les contenus audiovisuels présents sur la chaîne YouTube J'écris Je signe et sur la page Facebook J'écris font partie intégrante d'un projet qui s'est enrichi tous les ans d'une nouvelle ambition, devenant cette année J'écris, je signe, je filme . Nous espérons fournir peu à peu un contenu varié sur le monde du livre au niveau toulousain et ses interactions avec la culture sourde.

Nous sommes donc heureux de vous présenter le fruit d'un

an de travail collaboratif, qui a nécessité, en plus de compétences techniques liées au projet éditorial, des savoir-faire en médiation, communication, gestion de projet et création de contenus. Nous avons été accompagnés tout au long de l'année par nos différents enseignants, en particulier madame Grillou, monsieur Dastugue et monsieur Noujarède que nous remercions chaleureusement. Nous vous souhaitons une très belle lecture,
Glacialement vôtre !

ORIGINES TROUBLES



I

Brigitte

SUR LE BORD DE LA ROUTE, une jeune femme, son sac à main à l'épaule, faisait du stop sous la pluie, attendant impatiemment qu'un automobiliste s'arrête. Soudain une belle Volkswagen bleue ralentit. Chloé était surprise que cette voiture s'arrête pour elle. Elle aperçut au volant une jeune femme souriante, petite avec de longs cheveux blonds et des yeux bleu clair, baisser la vitre et lui faire signe qu'elle était sourde.

« Oh tu es sourde ? C'est super ! Moi aussi. Je veux aller dans le sud, tu y vas aussi ? » La conductrice fit signe que oui. Chloé monta dans la voiture. Elle boucla sa ceinture et la Volkswagen repartit... Brigitte, la conductrice remarqua l'œil au beurre noir et le vilain bleu dans le cou de la passagère et lui demanda :
« Pourquoi tu veux aller dans le sud, sans valise ? Tu fuis quelque chose ?

— Oui, je fuis...

— Ah ... Et tu fuis quoi ?

— Je fuis mon mari...

— Je connais ça ! s'exclama la conductrice. Moi aussi je me suis enfuie.

— Ma situation est compliquée. Avant, j'avais un mari qui était gentil, m'aidait, me protégeait, mais maintenant il m'abandonne, il me bat tous les jours pour des problèmes financiers, le stress du travail et d'autres soucis... » signa-t-elle.

Puis elle regarda la route sans rien dire. Elle sentait la main de la conductrice qui la touchait et lui frottait doucement le dos pour la rassurer. Brigitte enleva sa main pour mettre les deux mains sur le volant.

« Moi aussi je me suis enfuie. J'ai quitté Paris à cause de mon ex, ajouta-t-elle après un silence. Il nous faisait du mal à ma fille et à moi.

— Oh, tu as une fille ?

— Oui, regarde, là derrière.

Elle aperçut un bébé qui dormait dans son siège sur la banquette arrière.

— Elle est magnifique ! Quel est son prénom ?

— Olivia. Elle n'a que 2 mois. Quand j'étais enceinte d'Olivia, j'ai quitté mon compagnon, le père de ma fille. Je refuse que mon ex voie ma fille, j'ai donc déménagé dans le sud, pour le bien de ma petite.

— Ah d'accord. Mais vous vivez où toutes les deux ?

— J'ai acheté une petite maison. Elle sortit son téléphone de sa poche et lui montra la photo de sa nouvelle maison.

— Oh ! Elle est très belle ! C'est à Toulouse ?

— Non, en banlieue de Toulouse, à Ramonville.

Brigitte essaya de lui changer les idées. Tenant le volant d'une main et signant de l'autre, elle lui raconta en détails sa vie, sa jeunesse, comment elle avait rencontré

James, le père de sa fille, ce qu'elle faisait avec Olivia, comment était sa vie dans une ville où elle ne connaissait personne. Chloé regardait de temps en temps par la fenêtre de la voiture les arbres immobiles qui longeaient la route. Le temps était horrible, il pleuvait des cordes. Soudain, Chloé vit une voiture arriver en face. Elle attrapa le bras de Brigitte qui, par réflexe, donna un brusque coup de volant à gauche. La voiture zigzagua, sortit de la route, se renversa, fit plusieurs tonneaux puis heurta violemment un arbre. Sous le choc, les deux femmes perdirent connaissance.

Quand Chloé se réveilla, elle était sonnée et elle mit quelques instants à comprendre ce qui s'était passé. En tournant la tête, elle vit que Brigitte était inconsciente, la tête écrasée sur le volant. Son visage était couvert de sang et de verre provenant du pare-brise qui avait volé en éclat. Un œil était fermé, l'autre ouvert.

Du sang coulait de sa bouche jusqu'à ses genoux. Son bras, cassé, pendait. C'était affreux. Chloé avait peur... Elle resta plusieurs minutes, là, sans bouger. Elle avait très mal. Elle regarda Olivia qui pleurerait à l'arrière. Elle enleva sa ceinture et essaya de pousser la portière, puis elle sortit. Chloé descendit de la voiture et vit que le pare-chocs était encastré dans un arbre. Elle marchait avec difficulté. Elle fit le tour de la voiture, ouvrit difficilement la portière côté conducteur et prit Brigitte sous ses aisselles. Elle tira de toutes ses forces. Brigitte tomba par terre. Elle était couverte de sang. Après avoir extrait le corps de la voiture, elle essaya de la ranimer mais sans résultat. Brigitte ne respirait plus. Chloé pleurait, désespérée, et pensait :

Ce n'est pas vrai, Brigitte était une bonne personne et la voilà morte !

Qu'est-ce que je vais faire ?

Elle hésita un instant à appeler la police, mais le souvenir de son mari la retint.

Elle vit Olivia qui la regardait sans comprendre.

La pauvre petite fille ... elle avait une mère formidable qui la protégeait et maintenant elle est orpheline ...

Chloé était désespérée, perdue entre un bébé qui la regardait de ses grands yeux et le cadavre d'une femme qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures.

Je dois m'occuper de la petite.

Chloé regarda autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avait aucun témoin puis elle traîna le corps de Brigitte jusqu'à la forêt. Elle poussa le cadavre dans le ravin et revint à la voiture, prit le sac et les clés de Brigitte ainsi que les affaires de la petite. Elle incendia la voiture, resta un long moment à l'abri des arbres à regarder le véhicule brûler, puis elle repartit, l'enfant dans ses bras.

Elle marchait sur le bas-côté, le pouce tendu, sous la pluie, dans la nuit qui tombait quand un routier l'aperçut dans

la lumière des phares.

Elle est folle de faire du stop ici ! pensa-t-il.
C'est vraiment dangereux ! Il ralentit et s'arrêta à son niveau.

« Montez madame, il fait noir et il pleut !
Vous ne pouvez pas rester là. En plus avec un bébé !

— Merci, dit-elle sans avoir réussi à lire sur ses lèvres.

— Où allez-vous ?

— À Ramonville, articula-t-elle.

— Je vous déposerai à la sortie de Labège, près du métro. Ça vous ira ?

— Oui, merci, c'est parfait, répondit Chloé qui n'avait aucune idée de l'endroit en question.

— Vous êtes blessée ? demanda l'homme en lui montrant son visage.

— Un peu, accident, articula-t-elle.

— Vous voulez aller à l'hôpital ?

— Non, non, dit-elle affolée. Pas la peine. »

Elle s'installa confortablement et s'endormit, épuisée, Olivia contre sa

poitrine, échappant ainsi aux questions et à la curiosité du chauffeur.

Le gendarme aperçut les traces de freinage noires sur la route et le sillon qu'avait laissé la voiture dans l'herbe jusqu'à l'arbre. Le véhicule était à moitié calciné, les pneus crevés. Le pare-brise était en miettes, le capot plié et les portières ouvertes. La voiture fumait encore. Il inspecta la Volkswagen et vit qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Il releva le numéro de la plaque, éclaira de sa torche les alentours et repartit se mettre au sec, appeler une dépanneuse et taper son rapport.

Chloé lavait le bol de son petit déjeuner quand elle remarqua qu'une voiture de la gendarmerie était garée devant la maison. Elle se mit à trembler. L'avertisseur lumineux lui signala que quelqu'un venait de sonner. Elle prit une grande inspiration, essaya sans

succès de se contrôler et alla ouvrir, morte d'inquiétude.

« Bonjour Madame Meunier. Comment allez-vous ? Vous avez eu un accident cette nuit. »

Elle fit signe qu'elle n'entendait pas, saisit une feuille et un stylo posés près de l'entrée et les lui tendit. Un des deux gendarmes qui se tenaient sur le perron écrivit sa question.

« Je vais bien, nota-t-elle tremblante. Mais comment savez-vous que j'ai eu un accident ? »

— La plaque d'immatriculation, écrivit-il.

— D'accord, répondit-elle d'un signe de la tête.

— Vous êtes sûre que vous allez bien ? répéta-il en désignant les écorchures qu'elle avait au visage et au cou...

— Oui. Je vais bien. Rien de grave, ne vous inquiétez pas. »

Le gendarme la regarda un instant puis écrivit : « Le bébé était dans la voiture ?

On a vu un siège auto. » Elle hésita puis fit signe que oui de la tête. L'homme lui indiqua qu'il voulait voir l'enfant. Chloé les conduisit dans la chambre d'Olivia qui dormait paisiblement. Les gendarmes parurent satisfaits. Il reprit la feuille et ajouta : « Vous devez venir à la gendarmerie faire une déclaration d'accident à envoyer à votre assurance. La voiture est à la casse. » Elle opina et les reconduisit à la porte.

« Au revoir madame Meunier », dirent-ils en partant.

Madame Meunier... Ainsi, elle avait une nouvelle identité... Madame Meunier. Chloé alla au salon : il était propre, agréable. La maison était jolie. Elle sourit. Ce serait chez elle.

Quelques mois plus tard, un homme se présenta chez elle. Quand elle ouvrit la porte, il eut l'air très surpris de la voir. Il était jeune, sourd, et surtout très énervé. « Où est Brigitte ? signa-t-il sans dire bonjour.

— Il n'y a pas de Brigitte ici, vous vous trompez, répondit Chloé en essayant de refermer la porte.

Elle venait de comprendre que cet homme était James, l'ex compagnon de Brigitte et le père d'Olivia. Elle se souvenait de tout ce que Brigitte lui avait raconté et elle voulait protéger le bébé.

— Qui es-tu ? Laisse-moi entrer ! Je sais qu'elle habite ici ! » s'énerma-t-il, en agitant un journal comme une pièce à conviction. Chloé comprit aussitôt comment James avait pu retrouver la trace de Brigitte et d'Olivia. Après l'accident, un article avait paru dans *La Dépêche*. Quelques lignes qui la mettaient en danger. Elle connaissait l'article par cœur :

Drame miraculeusement évité

Le 28 juillet, sur la route départementale qui traverse la forêt de B. une sortie de route due à la pluie et à une vitesse excessive aurait pu connaître

une issue tragique. En effet, la voiture s'est encastrée dans un arbre à plus de 90km/h. La conductrice, une jeune malentendante, domiciliée à Ramonville Brigitte M. et sa fillette de quelques mois, sont ressorties miraculeusement indemnes de cet accident.

« Je répète qu'il n'y a pas de Brigitte ! répondit Chloé qui commençait à avoir peur. J'ai racheté la maison il y a quelques semaines.

— Sale menteuse ! Il y a son nom sur la boîte aux lettres ! Je veux voir mon bébé !

— Il n'y a pas de bébé ! »

Il poussa brutalement Chloé pour entrer :

« Où est ma fille ? Je sais qu'elle est là ! »

Il aperçut Olivia dans le salon et regarda méchamment Chloé.

« Toi, tu vas avoir des ennuis ! » la menaça-t-il. Se sentant agressée, Chloé

repoussa James de toutes ses forces. Il tomba à la renverse et sa tête heurta l'angle de la table basse. Du sang coulait à l'arrière de son crâne. Il ne bougeait plus. La jeune femme était paniquée. Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait du mal à respirer. Elle s'assit sur le canapé, calmant Olivia qui pleurait. Elle commença à verser quelques larmes elle aussi. C'était la première fois qu'elle tuait quelqu'un et elle se sentait toute bizarre. Au bout d'un moment, elle se leva et traîna le corps vers la porte fenêtre du jardin. Elle s'arrêta, essoufflée, regarda la traînée de sang, puis elle continua à le tirer. Elle lava ensuite le sol. Elle jeta dans un carton toutes les photos de Brigitte et Olivia accrochées aux murs. Elle sentait qu'elle faisait une grosse erreur...

Alyssa, Manon, Maiwenn, Thomas et Filippos



II Olivia

DEVANT LE COLLÈGE, un groupe d'élèves se racontaient leur week-end en attendant que les grilles ouvrent.

« Je suis allé à Barcelone avec mon père. C'était trop cool ! lança Filippos.

— Oh la chance ! s'exclama Manon.

— On y retourne mardi ! Il m'amène voir le Barça ! Mon père est vraiment génial ! reprit-il d'un air fier.

— Tu nous gonfles avec ton foot ! Parle d'autre chose de temps en temps, dit Ruby.

— Moi je suis allée à Londres voir mes amies. On s'est éclatées. Mon père m'a offert le voyage pour mon anniversaire, se vanta Manon.

Olivia écoutait silencieusement la conversation.

— Ben moi j'ai fait un truc de ouf ce week-end... commença Ruby.

— Quoi ? demandèrent ses amis, curieux.

—... mes devoirs ! » répondit la collégienne en éclatant de rire.

Alors que Filippos et Manon continuaient leur concours du meilleur père ou du meilleur week-end, Ruby se tourna vers Olivia et lui dit sur le ton de la plaisanterie :

« Et toi ? Tu vas en Amérique, c'est ça ?

— Ta gueule, vous me saoulez avec vos discussions sur vos pères magnifiques et vous...

— Ben nous avons le droit de parler de nos pères, intervint Manon. Tu es jalouse ou quoi ? Et tu peux parler du tien aussi.

— Lâche-la, la coupa Ruby en jetant un regard peiné vers son amie qui gardait le visage fermé à cause des remarques blessantes de Manon.

— Arrêtez putain ! cria Olivia. J'ai pas de père ! Voilà, Manon, t'es contente ?

— Je suis désolée, dit Manon agacée car elle n'aimait pas avoir tort. Je ne

savais pas. Pas la peine de t'énerver ! » Ruby et Filippos suivaient du regard la discussion des filles. Voyant que ça tournait à la dispute, le garçon les interrompit :

« Ça suffit les filles ! » Puis, se tournant vers Olivia, il ajouta : « C'est vrai que tu n'as pas de père ? C'est impossible. Tout le monde a un père ! Ta mère est bien tombée enceinte de quelqu'un !

— Oui mais ma mère refuse de me dire qui c'est donc je ne l'ai jamais vu, répondit Olivia.

— Mais, ajouta Filippos, tu as bien des oncles, des tantes ou des grands-parents qui savent peut-être quelque chose.

— Non, je ne sais rien de la famille de ma mère. Il ne reste que nous deux.

— Pas d'amis d'enfance de ta mère ? l'interrogea à son tour Manon.

— Rien, rien de rien. Le vide total. Je ne connais aucune amie d'enfance de ma mère.

— Mais ta mère doit bien avoir des

photos, un vieil album qui traîne, des photos de classe.

— Je n'ai pas pensé à fouiller, répondit Olivia. C'est une bonne idée.

— Tu veux que je t'aide ? proposa Ruby avec un grand sourire. Je suis la reine de la perquisition ! Avec ma sœur, je suis devenue une pro pour récupérer les affaires qu'elle me pique et cache dans sa chambre ! »

Olivia accepta la proposition de son amie avec un sourire reconnaissant. Manon leur fit signe que la grille était ouverte et qu'ils devaient entrer dans le collège.

L'après-midi, les filles profitèrent de l'heure d'étude de 15 à 16 heures pour aller au CDI chercher des informations sur comment retrouver son père biologique. Elles découvrirent qu'il était possible de faire un test ADN à l'étranger. Ruby proposa à Olivia de lui commander un test ADN sur un site américain le soir même avec la carte

bleue de sa mère dont elle connaissait le code...

En remontant en cours après la récréation, Manon conseilla à Olivia de faire parler sa mère pour obtenir le maximum d'informations sur sa jeunesse et sa famille. Quant à Ruby, elle proposa de venir chez elle le lendemain pour l'aider à fouiller la maison à la recherche de photos de famille.

En rentrant chez elle, Olivia tenta d'interroger sa mère. Mais elle resta évasive sur son père. Elle lui dit cependant qu'elle avait grandi en famille d'accueil, qu'elle avait arrêté l'école très tôt pour partir en apprentissage en coiffure puis qu'elle était tombée enceinte et était venue s'installer à Ramonville avec sa fille.

« Tu as des photos de quand tu étais enceinte de moi ? demanda Olivia en espérant qu'elle apercevrait son père sur un des clichés.

—Non, j'ai perdu les photos dans le déménagement. Mais si tu veux j'ai plein de photos de nous deux après ta naissance. Tu pourras regarder les albums après le repas. »

Le soir, quand tout fut éteint dans la maison, Olivia se releva pour allumer l'ordinateur du salon. Elle lança la navigation privée, rechercha sur Google le nom de sa mère, éplucha tous les sites de retrouvailles de copainsdavant.com à pereinconnu.fr, puis traîna sur les sites de les-anciens-du-college.com et nesousX.org. Après avoir hésité, elle brava l'interdiction maternelle et se créa un compte Facebook au nom d'Olivia Nobody. Sa mère était introuvable ! Bien sûr, il y avait cette homonyme, cette Brigitte, qui avait obtenu un diplôme dans une université parisienne et qui posait avec un beau gosse un verre à la main dans une soirée étudiante, mais ça ne pouvait pas être sa mère. Comme elle, elle était blonde et

sourde et elles devaient avoir le même âge. Mais cette femme semblait plus petite que sa mère et, surtout, moins timide. Sur les photos, elle était toujours entourée d'une bande d'étudiants qui posaient en se tenant par le cou. La mère d'Olivia était réservée, discrète. Elle n'avait pas beaucoup d'amis. Elle allait rarement aux fêtes organisées par les associations de sourds. Elle disait que les sourds étaient trop curieux. Olivia éteignit l'ordinateur et remonta dans sa chambre.

Le lendemain matin, elle raconta à Ruby la conversation de la veille.

« Mais c'est cool ça, lui dit son amie. Ta mère a fait une formation coiffure, il n'y a pas quarante mille écoles qui font coiffure pour les sourds ! On cherchera sur internet pendant le cours de techno.

— Et si le prof nous voit ?

— T'inquiète, on travaillera en groupe avec Manon, c'est la reine du mensonge. »

Pendant que Manon modélisait en 3D la maison de ses rêves, Ruby et Olivia fouillaient sur Internet à la recherche des formations coiffure pour sourds.

« Quel âge à ta mère ? demanda Ruby en signant sous la table. Si on retrouve ses copines, on devrait trouver avec qui elle sortait. Le monde des sourds est petit.

— Elle aura quarante ans la semaine prochaine. Elle est née le 15 décembre 1979.

— Ok, donc il faut chercher des photos dans les années 90.

— Il y a une formation à l'INJS de Paris, signa Olivia sous la table pour ne pas être vue du professeur, mais aucune photo d'élèves.

— Oh ! Regarde ! Ils ont fait un voyage à Londres en 1996 : t'as vu cette meuf ? On dirait ta mère !

— C'est vrai, constata Olivia, troublée. Mais laisse tomber, ça peut pas être elle, ajouta-t-elle après avoir longuement

observé la photo. C'est une classe de 4ème et en 1996 ma mère avait 17 ans ! Et puis elle ne s'appelle pas Chloé.

— Les filles, je peux savoir ce que vous faites ? demanda l'enseignant au-dessus de leur tête.

Manon jeta un rapide coup d'œil sur la page que consultaient ses camarades et répondit avec aplomb :

« Monsieur, elles veulent modéliser un salon de coiffure, alors elles cherchent un modèle.

— Bien, mais ne perdez pas de temps.

— Comptez sur moi. » répondit Manon avec un sourire angélique.

Le professeur s'éloigna aider un autre groupe.

Ruby, intriguée par la ressemblance de la mère d'Olivia avec la jeune fille en photo en voyage à Londres, poursuivait ses recherches pendant que son amie s'était prudemment remise au travail

avec Manon. Soudain, Ruby lui saisit le bras.

« C'est un truc de ouf ! Il y a une meuf qui a le même nom que ta mère ! En plus elle est sourde ! Merde on n'a pas Facebook sur cet ordi ! »

Elle prit son téléphone, l'alluma et fila sur Facebook. Quelques instants après, elle lui montrait la page qu'Olivia avait consultée pendant la nuit. Elle poursuivit ses recherches.

« Laisse-tomber, dit Ruby. La meuf qui a le même nom que ta mère s'est barrée avec un gosse et son mec, James machin chose, a posté un appel sur Facebook pour la retrouver. C'est marrant, elle a le même nom que ta mère et en plus elle habitait à Ramonville. Regarde, j'ai trouvé un vieil article de *La Dépêche*. »

Drame miraculeusement évité

Le 28 juillet, sur la route départementale qui traverse la forêt de B. une sortie de route due à la pluie et à une

vitesse excessive aurait pu connaître une issue tragique. En effet, la voiture s'est encastrée dans un arbre à plus de 90km/h. La conductrice, une jeune malentendante domiciliée à Ramonville, Brigitte M. et sa fillette de quelques mois, sont ressorties miraculeusement indemnes de cet accident.

« T'imagines si son gosse a le même prénom que toi ? ajouta-t-elle, vexée que son amie regarde à peine l'article. MDR !

— Arrête tes conneries, on n'est pas dans un film. » répondit Olivia agacée. Ruby éteignit son téléphone et se remit au travail.

Deux mois plus tard, Olivia reçut le résultat de son test ADN et découvrit qu'elle avait un cousin éloigné aux États-Unis. Le lendemain, les filles voulurent en savoir plus et vérifièrent s'il avait un compte Facebook. Olivia

soupira : ses amies avaient envoyé un message à son cousin. Elle cria :

« Pourquoi vous lui avez envoyé ça ?!

— Mais.... commença Ruby.

— Mais quoi ? hurla Olivia.

— Tu voulais savoir qui est ton père, non ? s'écria Filippou.

— Oui mais je ne maîtrise pas l'anglais !

— Haha, dit Manon. Je suis forte en anglais, je suis la meilleure de la classe et nous allons t'aider.

— D'accord mais arrête de faire la belle avec tes notes magnifiques » soupira encore Olivia.

Soudain, son cousin répondit au message. Il écrivit en anglais :

Bonjour qui êtes-vous?

Olivia et ses amis se regardèrent. Olivia dicta à Manon :

Je suis ta cousine lointaine.

Ils discutèrent longuement de leurs familles puis son cousin parla d'un

homme de sa famille qui avait disparu en France en 2005. Les amis l'interrogèrent encore. Manon tapa sur le clavier en disant :

Donne le nom et le prénom de l'homme.

Il répondit qu'il s'appelait James Meunier, qu'il avait disparu quand son enfant avait environ trois mois. Il était parti à Paris faire ses études mais n'était pas revenu en Amérique depuis 17 ans. Olivia fronça les sourcils et partit directement à la maison sans dire au revoir à ses amis. Ils se demandèrent ce qui lui arrivait.

Le soir, quand elle eut fini de manger, elle alla directement dans sa chambre avec l'ordinateur et son portable. Elle regarda la série *Stranger Things* puis son portable vibra car son cousin lui avait envoyé plusieurs messages sur Facebook. Ils discutèrent sans s'arrêter jusqu'à 5 heures du matin avec l'aide de

Google Translate. Olivia était fatiguée; elle s'endormit. À 7 heures du matin, elle se leva pour aller au collège. Ses amis furent choqués en la voyant et lui dirent :

« Tu n'as pas dormi ou quoi ? Tu as de ces cernes !

— Oui, j'ai dormi seulement deux heures. Je suis tellement fatiguée ! J'ai envie de retourner au lit.

— Mais pourquoi t'as dormi que deux heures ? T'as fait quoi ?

— Parce qu'hier j'ai bavardé avec mon cousin jusqu'à 5 heures et j'ai retrouvé mon père biologique.

— Ah bon ? C'est qui ? Comment ? lui demanda Manon.

— Je l'ai trouvé sur Facebook mais avec l'aide de mon cousin. Mon père s'appelle James, il a disparu il y a 14 ans », répondit Olivia.

Ils partirent pour aller au collège. Olivia leur raconta tout en marchant.

Après les cours, Olivia retourna chez elle. Elle alla chercher son ordinateur pour trouver d'autres informations sur son père avec l'aide de son cousin. Olivia croyait que son père était vivant et habitait en Amérique. Mais il avait vraiment disparu : son dernier message sur Facebook datait de 14 ans et était : « Je l'ai retrouvée ! », suivi d'un lien vers l'article de *La Dépêche*. Elle ne pourrait jamais voir son père et elle était dégoûtée. Olivia envoya à son cousin des photos d'elle avec sa mère. Grâce à une recherche inversée, il lui apprit que sa mère s'appelait en réalité Chloé Rance. Olivia ne comprenait plus rien. Elle avait été adoptée ? Sa mère lui mentait depuis des années ? Pourquoi elle avait changé d'identité ? Qui était sa vraie mère ? Chloé Rance ou Brigitte ? Épuisée, elle s'endormit devant l'ordinateur. Les photos de son père et les conversations avec son cousin s'affichaient toujours sur l'écran. Sa mère arriva pour dire à

Olivia de se mettre au lit. Brigitte sourit en voyant sa fille endormie. Elle tourna la tête, vit l'ordinateur allumé et s'avança pour l'éteindre.

Soudain, son visage se figea en découvrant le contenu de l'écran...

Manon, Maiwenn, Alyssa, Philippos

JOHN PONEY



LE 18 MARS 2019, au Leader Price, un groupe de collégiens ramonvillois sèchent les cours, assis comme chez eux sur les escaliers. Ils sirotent du Coca-Cola en enfonçant leurs mains pleines de sucre dans des sachets de bonbons. Un couple et leur enfant passent avec un caddie rempli de nourriture.

« Hé ! Regardez ! Des parents avec leur gamin pouilleux ! » lance Mathéo. Les jeunes se tournent et rient.

— Ah, c'est mes voisins, signe Gorka. Mais je vois rarement le petit. Il a l'air un peu débile. Je l'ai appelé « le garçon bizarre »¹ : il me regarde souvent pendant des heures.

— Il est amoureux de toi ! s'esclaffe Jimmy.

— C'est n'importe quoi, il ne m'aime pas, s'énervé Gorka.

— Il rigole, tu es bête, dit Mathéo.

— Pff... », ronchonne Gorka, vexé. Ils repartent en cours au collège. Toute

1. Cette appellation correspond à une désignation en LSF.

la journée, les élèves sont excités, rient et plaisantent au sujet du petit garçon amoureux de Gorka.

Le soir, Gorka rentre chez lui. Il profite du dîner pour poser des questions sur les voisins à son père, troisième adjoint à la mairie et qui connaît bien ses administrés.

« Ils s'appellent Maelys et Dave Poney, l'informe Paulo, son père.

— Je les ai vus au Leader Price mais ils étaient accompagnés d'un enfant tout maigrichon. As-tu vu ce gamin ? dit Gorka.

— Oui j'ai vu cet enfant dans la maison des Poney, et alors ? »

Gorka explique que, d'après lui, ce garçon n'est pas l'enfant des voisins parce que son visage est différent de ceux de sa famille. « En plus, il a des vêtements pourris alors que les autres enfants du voisin, son frère et sa sœur, ont des vêtements propres, conclut-il.

— Arrête d'être si curieux à propos cette famille et laisse-la en paix, ordonne Paulo.

— Mais quand même, c'est bizarre ! insiste Gorka. J'ai remarqué qu'il est différent des autres enfants du couple.

— Et alors ? Tu trouves que je ressemble à mon frère ? lance son père d'un air moqueur. Arrête de te faire des films mon fils, tu as trop d'imagination. Réfléchis un peu ! Peut-être que cet enfant a été adopté par les voisins.

— Non mais leur gosse est bizarre, il ne joue pas au foot dans le jardin avec les autres enfants et il est habillé comme un charclo.

— Un quoi ?

— Bah, un clochard...

— Parle correctement s'il te plaît, rétorque sévèrement son père, je ne suis pas un de tes potes du collège. Et arrête de juger les autres. Ça suffit, tu racontes n'importe quoi.

— Mais cet enfant me fait une

impression bizarre : les enfants ne sont pas égaux dans cette famille, c'est injuste.

— Arrêtez donc de parler des voisins et mangez mes délicieuses lasagnes », soupire la mère.

Le lendemain matin, Gorka ouvre sa fenêtre et regarde la maison des Poney en face. Une silhouette se dessine derrière la vitre, puis la fenêtre d'en face s'ouvre à son tour. « Salut, signe Gorka. Bien ? » demande-t-il, le pouce en avant. Le garçon bizarre, toujours silencieux, agite également sa main. Ils se regardent un moment puis le petit voisin hausse les épaules et tourne la tête. Gorka crie pour l'appeler. Mais il ne répond pas. *Il n'entend pas !* réalise Gorka. *Il est sourd ?* Au bout de quelques minutes, l'autre lève la tête et regarde la fenêtre de Gorka.

Celui-ci lui fait signe de descendre au jardin. Le garçon accepte et ils se retrouvent en bas, chacun d'un côté de

la haie qui sépare le jardin des Poney de celui de la famille du collégien.

« Salut, lance Gorka.

Le garçon bizarre s'approche de la haie.

— Tu vas bien ? demande le collégien.

L'autre sourit sans rien dire.

— Toi bien ? mime Gorka en levant les deux pouces.

Le garçon opine du chef.

— Nous pouvons jouer au foot, propose Gorka.

Le voisin ne comprend pas. Gorka attrape le ballon qui traîne dans le jardin et le lui montre.

— Non, non, répond le garçon effrayé en jetant un regard derrière lui.

— Pourquoi ? Tu as peur ? mime Gorka en pointant du doigt la maison des Poney.

— Oui, oui », s'incline le garçon bizarre.

Pendant toute la semaine, chaque matin, Gorka ouvre sa fenêtre et regarde en

face. Mais il ne voit personne. Enfin, le vendredi, quand il ouvre, le jeune garçon est là en face. Ils se saluent et se donnent, par gestes, rendez-vous le lendemain. Gorka s'empare de son mobile et informe ses quatre fidèles amis, Mathéo, Dylan, Jimmy et Timothy, du rendez-vous fixé avec des emojis.

Le matin suivant, ils attendent leur rendez-vous devant la haie du jardin en jouant avec un ballon tout en jetant des coups d'œil vers la maison voisine. Mais le mystérieux garçon n'apparaît pas... Les cinq amis se demandent pourquoi il ne sort pas, pourquoi il ne donne même pas signe de vie.

Pendant les jours qui suivent, Gorka croise à nouveau son petit voisin et ils échangent quelques signes de loin. Petit à petit, le garçon comprend que les gestes sont des mots et ils arrivent à communiquer. Mais le garçon bizarre

ne sort jamais du jardin et reste parfois invisible pendant plusieurs jours. C'est une énigme pour Gorka et ses amis.

Un mercredi après-midi, le groupe de collégiens s'ennuie. Ils décident d'espionner la maison des Poney. Ils contournent le jardin de la propriété des Poney et Jimmy et Mathéo portent Gorka pour qu'il puisse regarder par la fenêtre. Il ne voit pas le petit voisin mais il aperçoit Dave, le propriétaire de la maison, passer dans la cuisine. Ils s'accroupissent et remarquent un soupirail au ras du sol. En regardant à travers, ils découvrent le garçon bizarre, mal vêtu, allongé au sous-sol sur un matelas repoussant. Choqués, ils se remémorent leur cours d'histoire : leur professeur leur a expliqué que les esclaves venaient d'Afrique au XVIII^e siècle, mais qu'il existe encore aujourd'hui des esclaves modernes clandestins. Ils pensent que ce garçon bizarre est un esclave clandestin.

Dès qu'ils voient Dave quitter la maison, ils se précipitent chez Gorka, racontent tout à Paulo et insistent pour que celui-ci vienne constater la situation de John par lui-même.

« Montrez-moi où vous avez vu ce fameux garçon bizarre, finit-il par dire.

— Pas de problème », répondent les quatre amis, l'air grave.

Les garçons conduisent Paulo vers la maison des Poney et lui montrent où se trouve le soupirail. Mais le garçon bizarre a disparu.

« La farce commence, rit Paulo.

— Non ! C'est impossible ! Juste à l'instant, le garçon bizarre était là, jure Mathéo.

— Oui, je l'ai vu, même qu'il avait des manches trop courtes ! Avec plein de trous ! Nous on est propre, c'est bien évident que c'est un enfant esclave, lance Timothy dans une tirade rapide.

— Ça suffit, dit Paulo en retrouvant son sérieux. Rentrons, nous n'avons rien

à faire chez les voisins. »

Les garçons, penauds, repartent.

Le mercredi suivant, après s'être assurés que les Poney sont partis accompagner leurs enfants à leurs activités, la bande de copains se retrouve devant le portail, face au garçon. Ils se saluent.

« Tu vas bien ? demande Gorka.

— Oui je vais bien, dit le garçon.

— Voici mes amis. Nous pouvons entrer dans le jardin ?

— Oui.

Le groupe s'assoit sur les escaliers devant la porte.

— Comment tu t'appelles ? demande Dylan.

— C'est quoi "t'appelles" ? l'interroge le garçon.

Ils expliquent ce que signifie le signe « s'appeler ». Il comprend.

— Voici mon signe, dit Mathéo. Et celui de mes amis : Jimmy, Dylan,

Gorka et Timothy.

— Moi, c'est John.

— Viens John, on va faire un foot, propose Dylan en tapant dans le ballon. Les garçons s'amuse un bon moment à courir dans tous les sens puis rentrent, les chaussures pleines de terre, pour aller boire.

— Oh ! Une PS4 ! s'exclame Gorka en traversant le salon. On fait une partie ?

— Quoi "PS4" ? demande John.

— Jeux vidéo. Ça, lui répond Gorka en désignant la console.

— Non, interdit, l'informe le garçon.

— Pas grave » dit Jimmy qui se dirige vers la cuisine pour boire.

Mais Dave Poney rentre avec sa voiture dans l'allée. Il se dirige vers la maison. John s'affole : « Cachez-vous ! » Les garçons se jettent derrière le canapé.

Dave s'arrête devant les traces de terre sur le carrelage. Les garçons le voient crier sur John en montrant le sol. Celui-ci baisse la tête en silence.

Il a peur. Dave fait claquer une gifle sur la joue de l'enfant, qui tombe par terre. Il se relève, va chercher un balai et nettoie, avant de retourner dans la cave. Les amis ont vu toute la scène. Ils sont choqués. Ils comprennent que John subit régulièrement les coups de M. Poney. Ils attendent qu'il quitte le salon pour s'enfuir en courant.

La bande de garçons décide d'agir et de revenir dans la maison des Poney pour en savoir plus un jour où John est seul. L'occasion se présente un peu avant les vacances de Pâques : un dimanche, Gorka voit les parents et leurs deux enfants partir. Il prévient immédiatement ses amis et le groupe se retrouve devant la maison des Poney.

John leur ouvre et les amis entrent. Timothy met en marche la caméra de son portable : il ne veut rien perdre de ce que va leur montrer John.

« Où est ta chambre ? demande Jimmy.

- Quoi “chambre” ?
- Où dors-tu ? reformule Mathéo.
- Ah oui. Je dors sous le sol.
- Quoi ? s'étonnent les garçons.

Montre-nous ta chambre. »

John leur fait signe de le suivre vers la porte de la cave, et Gorka et ses amis comprennent. Une fois en bas, il leur montre le vieux matelas posé sur le sol. Une assiette sale se trouve à côté. Il fait froid et humide et la pièce sent le moisi. Il fait sombre. Un peu de lumière entre par le soupirail.

« C'est bien ce qu'on pensait, tu dors sur ce lit ! Ce n'est pas normal, dit Gorka scandalisé.

— Si, l'homme dit que je dois dormir sur ce lit.

— Tu vas dans quelle école ? demande Mathéo pendant que Timothy continue à filmer.

— “École” ?

— Dans une grande maison, assis, sur une chaise, tu regardes un adulte et

tu écris, explique Mathéo.

— Non, je n'ai pas de chaise et de stylo, répond John qui ne comprend pas.

— Mais John, tu fais quoi dans la maison toute la journée ?

— Je lave, je frotte, je jette la poubelle, je fais à manger, je coupe l'herbe...

— Sérieux ? Non... tu es vraiment un esclave ?

— Non, pas attaché, rit John.

— Je n'ai pas dit "attaché", j'ai signé "esclave", répète Jimmy.

— Quoi "esclave" ? »

Ils décrivent ce qu'est un esclave pour faire comprendre à John qu'il est dans cette situation.

Timothy demande à John de préciser tout ce qu'il fait, et il remet sa caméra à son frère jumeau, Jimmy. Ils commencent alors leur interview. John raconte son histoire, et tous les amis sont suspendus à ses mains. Les garçons comprennent qu'il vient de loin, d'Afrique, mais ils ne comprennent pas

de quel pays. John explique qu'il est le troisième d'une famille de six enfants, qu'il est le seul sourd et qu'il restait caché dans la maison. « Pas bien, sourd, là-bas » répète-t-il plusieurs fois. À la maison, il aidait sa mère à faire la cuisine, le ménage et à s'occuper des plus petits. Un jour, des gens de sa famille sont venus le chercher avec un grand sourire et lui ont fait des cadeaux. Il est monté dans un avion et est arrivé dans cette maison pour aider Mme Poney qui avait deux enfants et devait travailler. « Là, le sourire et les cadeaux, finis », conclut John.

Les cinq amis ont tout filmé. Ils se retrouvent tous chez Gorka et se placent devant l'ordinateur familial tout en discutant et en réfléchissant sur ce qu'ils doivent faire pour aider John.

Dylan propose d'appeler le 114 pour prévenir la gendarmerie. Timothy interrompt son frère cadet : « Réfléchis

un peu à ce que John a raconté. Si les gendarmes viennent, John est sans papiers, il retournera dans son pays direct ! » Jimmy acquiesce et répond que la meilleure solution, c'est d'aider avec d'autres moyens. Mathéo, qui écoutait toute la discussion, tourne la tête vers l'ordinateur et lance une recherche sur Qwant avec les mots clés : « aide esclave maltraité toulouse ». Il clique sur le premier site de la liste des recherches : enfantbleu.org. Ses amis se rapprochent de l'ordinateur, soudainement silencieux.

Des boutons s'affichent sur la page d'accueil du site : « Je suis un témoin », « Je suis une victime », « Je suis un professionnel », « Comment aider, nous aider, pourquoi ». Il clique sur le premier bouton. Ses amis lui demandent l'adresse : c'est à Paris, ils abandonnent. Mathéo change de site et clique sur le deuxième de la liste : droitsetenfants.org. Il trouve l'adresse de la Maison des droits des

enfants et des jeunes, et comment s'y rendre. En métro : ligne B, puis ligne A jusqu'à Jolimont.

« Attends, dit Timothy qui consulte son portable. Il y a l'Enfant bleu aussi à Toulouse ! »

Il repère l'adresse et trouve rapidement comment s'y rendre : c'est aux Minimes, directement par la ligne B.

Quelques jours plus tard, pendant les vacances de Pâques, la famille Poney part en laissant John. Les garçons, prétextant une sortie au cinéma, en profitent pour se rendre à l'association avec lui.

En arrivant, ils lèvent les yeux et voient un immeuble avec des rectangles blanc rosé et orange sur la façade et de nombreuses fenêtres et balcons.

John n'a plus peur. Il sourit. Il sait que sa vie va changer.

La menteuse



LES GYROPHARES DES POMPIERS illuminent la nuit. Les deux policiers s'approchent de la maison en écartant les curieux qui se sont attroupés. Une dame en fauteuil roulant les observe depuis le trottoir d'en face. Sur un côté, la façade est noire à cause des traces de l'incendie.

« C'est bizarre que la maison ait brûlé, dit l'inspecteur.

— D'où est parti le feu ? demande son collègue.

— Le pompier m'a dit que le feu est parti d'un bureau.

— Nous pouvons entrer ? »

L'inspecteur interroge un pompier qui leur dit qu'ils peuvent pénétrer sans risque dans le bâtiment.

À l'intérieur, les deux hommes découvrent la porte du bureau défoncée. Un des policiers demande des explications au pompier qui leur apprend que la porte était fermée à

clé de l'extérieur. Tout comme la porte d'entrée. Quand ils pénètrent dans ce qu'il reste du bureau de l'école de danse, ils découvrent un cadavre calciné.

« Un homme d'une trentaine d'années », leur dit le légiste.

« Il semble que le feu est parti d'un court-circuit ou d'un système de mise à feu actionné à distance. Et il a été alimenté, ce n'est pas un incendie accidentel, précise le capitaine de la caserne Jacques Vion. Tout a brûlé beaucoup trop vite.

— Ce mort non plus n'est pas accidentel, intervient le légiste. L'autopsie en dira plus, mais il était déjà mort ou inconscient quand ça a brûlé. Il n'a pas cherché à s'enfuir.

— Une idée de l'identité ? demande l'inspecteur.

— On a trouvé un casque de moto et une veste dans les vestiaires, indique le pompier. Paul Venture. Le mari de la directrice de l'école de danse. J'ai tout donné à vos collègues, ainsi que le portable.

— Le portable ? Quel portable ? l'interroge l'inspecteur.

— Celui qu'on a retrouvé ici, sagement posé sur la table, explique le pompier. Si ce type avait été conscient au moment du départ de feu, il aurait appelé les secours. Mais ce sont des voisins qui nous ont alertés.

— Qui ? demande le policier.

— Une dame handicapée qui habite en face au rez-de-chaussée : elle a une vue directe sur l'entrée de derrière. Elle a vu la fumée qui s'échappait et quand il y a eu les premières flammes elle a compris que ce n'était pas normal, explique le pompier. L'inspecteur se tourne vers son collègue et lui dit :

— On va aller voir cette voisine pour savoir si elle a remarqué quelque chose d'anormal. Puis nous irons informer la veuve.

— J'ai demandé l'analyse des verres, dit le légiste en refermant le sac mortuaire.

— Quels verres ?

— Ceux qui étaient posés là. Deux verres à cocktail, précise le médecin. Cet homme n'était peut-être pas tout seul. » En sortant du bâtiment, l'inspecteur demande au policier qui a récupéré les affaires du mort de faire analyser au plus vite la carte SIM. L'inspecteur lui demande également de vérifier si l'homme a reçu un message permettant de comprendre ce qu'il faisait dans l'école de danse de sa femme après la fermeture.

L'inspecteur reste silencieux. Il regarde attentivement Julie Venture. La professeur de danse est très belle. Un corps tout en muscles et de longs cheveux qui descendent jusqu'à la taille. Les yeux rougis par les larmes, elle renifle en serrant ses mains entre ses jambes. Il a choisi de l'interroger chez elle, pour la mettre en confiance.

Confortablement assis dans un canapé, il a en main les échanges de textos de ce

soir-là et le rapport de la scientifique qui a analysé le contenu des verres : cyanure. « Madame Venture, depuis combien de temps étiez-vous mariés ? demande doucement l'inspecteur en allongeant ses jambes.

— Depuis treize ans. Je connais mon mari depuis le collège. Nous nous sommes mariés dès que j'ai eu 18 ans. C'était le grand amour de ma vie, répond-elle avant de fondre en larmes. *Quelle actrice !* se dit le policier.

— Madame Venture, vous n'avez jamais eu de problèmes de couple ? Jamais de disputes en treize ans de mariage ? Jamais eu envie d'aller voir ailleurs ? Julie Venture lève des yeux pleins de surprise et regarde scandalisée l'inspecteur qui la dévisage.

— Mon mari vient de mourir dans un incendie criminel. Je ne peux plus travailler parce que mon école de danse est partiellement brûlée et est devenue une scène de crime et vous me parlez

de ma vie sentimentale ?

— Madame Venture, dit lentement l'inspecteur. Vous nous avez déclaré que le soir de l'incendie vous aviez ramené, comme tous les mardis, une de vos élèves chez elle en voiture. Vous nous aviez également dit que vous étiez revenue dans votre appartement aux alentours de 20h30.

— Oui, c'est ça, dit la jeune femme sans comprendre où voulait en venir le policier.

— Vous nous avez expliqué que votre mari n'était pas là, ce qui était inhabituel, mais que vous ne vous étiez pas inquiétée, croyant qu'il travaillait encore.

— Oui.

— À 21 heures ? Madame Venture, ajoute l'inspecteur après un silence, votre mari a-t-il les clés de votre école de danse ?

— Non.

— Alors comment expliquez-vous

qu'il ait pu rentrer dans l'école de danse ce soir-là ?

— Je... je ne sais pas, répond-elle, sentant monter un sentiment de panique.

— Madame Venture, j'ai là la transcription des textos que vous avez échangés avec votre mari le soir de l'incendie. Je vous lis celui que vous avez écrit à 19h45 pendant que vos élèves se changeaient :
“ Mon amour, soirée surprise ce soir ! Viens à l'école de danse à 20h pile, passe par la porte arrière, je la laisserai ouverte, installe-toi au bureau et attends-moi ! Je t'aime ”

Julie Venture regarde le policier les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte.

— C'est impossible, bafouille-t-elle. Je n'avais plus mon portable, je l'avais égaré !

— À 20 heures pile, poursuit l'inspecteur, votre mari entre dans l'école de danse, dépose ses affaires dans les vestiaires et se rend dans votre bureau. Là il découvre deux verres de cocktail magnifiquement décorés et un petit mot de votre part. Il vous envoie un *selfie* et

écrit : “Merci mon amour, mais boire tout seul, ce n’est pas drôle. Où es-tu ?” Vous lui répondez à 20h07 : “Je ramène mon élève et je te rejoins. Bois à ma santé, les deux verres sont pour toi.” Ce message est envoyé depuis le parking qui est à 300 mètres de votre école de danse. Puis vous éteignez votre portable que vous rallumez le lendemain de l’incendie pour appeler votre mère.

— C’est un cauchemar, répond la jeune femme. C’est impossible. J’ai perdu mon portable pendant une semaine, je l’ai retrouvé par terre près de ma voiture le lendemain de l’incendie. Je ne peux pas avoir envoyé ces messages ! Quelqu’un a dû s’en servir. Je ne comprends pas, c’est impossible !

— Et la clé de la salle de danse, vous l’aviez perdue aussi ?

— Oui, il y a deux mois.

— Et vous l’avez retrouvée par terre à côté de votre voiture également ? Drôle de coïncidence, note l’inspecteur d’un ton moqueur.

— Non, elle était dans la poche d'une veste accrochée aux vestiaires. Quelqu'un a pu rentrer et ...

La jeune femme se tait et se prend la tête entre les mains. Tout s'embrouille, elle n'arrive plus à penser.

— Madame Venture, la mort de votre mari vous laisse riche d'une belle somme grâce à son assurance vie.

— Mais j'avais aussi pris une assurance vie, ajoute Julie, affolée.

— Certes, mais c'est lui qui est mort le premier, fait remarquer l'inspecteur. Et c'est vous qui avez besoin d'argent pour développer votre école de danse. Les banques ont toutes refusé de vous accorder le crédit que vous demandiez. » Julie Venture est atterrée. Elle ne comprend plus ce qui se passe. Ses tempes lui font mal, elle suffoque, se sent prise au piège.

Dans sa cellule, Julie attend impatiemment que la surveillante l'appelle au

parloir. Deux ans qu'elle est enfermée pour ce crime qu'elle nie avoir commis. Deux ans seule, sans visite ni courrier. Le procès a été un calvaire. Tout le monde lui a tourné le dos. Même sa mère. Julie a beau réfléchir, qui aurait pu monter un plan si machiavélique pour lui mettre cet assassinat sur le dos ? Elle devient folle dans ses neuf mètres carré. Aujourd'hui, elle va enfin avoir de la visite. Une visiteuse de prison. Avec elle, elle pourra enfin parler sans être jugée.

« Venture, parloir ! » Elle entend la clé dans la serrure. Elle se lève, passe à la fouille et entre dans le box où l'attend une femme d'une trentaine d'années. Une femme assise sur un fauteuil roulant. Julie la reconnaît immédiatement. Anna. Anna qui était la danseuse la plus douée quand elles étaient plus jeunes. Anna, sa rivale. Anna dont elle était maladivement jalouse. Anna qu'une chute accidentelle a privé de ses jambes. Chute dont Julie était le seul témoin.

sur une idée de Sean

DISPARITION
AUX ABATTOIRS



IL SE RÉVEILLE avec une atroce douleur à la tête. Tout son corps tremble. Il se sent perdu... Puis vient la peur. *Je ne vois rien et je ne peux pas bouger mes mains.* Où suis-je ? Soudain, il se souvient qu'il allait à un rendez-vous avec le directeur du musée quand il a croisé Tom. Il l'a informé qu'il avait trouvé quelque chose d'étrange sous un des tableaux et quand il a ouvert sa main pour le montrer... « Oh putain ! s'est exclamé son collègue. Montre-moi où tu l'as trouvé ! » Ils étaient partis tous les deux... Puis un coup violent à l'arrière du crâne. Le noir. *Où est Tom ? J'espère qu'il ne lui est rien arrivé à cause de moi !* Il ne sent aucune présence autour de lui.

Amélie pousse la grille du jardin, remonte l'allée et pose sa main sur la poignée de la porte d'entrée. *Zut, râle-t-elle, papa n'est pas encore rentré. Il a dû aller boire un coup avec ses collègues !* Elle fouille dans son sac, en sort la clé, ouvre,

jette son cartable dans l'entrée et s'installe pour goûter devant une série. « Une série débile », dirait son père. Mais il n'est pas là, alors elle en profite.

Cela fait des heures que je suis enfermé là. Il doit être au moins 20 heures. Il faut que j'arrive à me libérer. Je sais que ma fille est facilement très inquiète... Je ne peux pas lui envoyer de SMS.

Papa, tu rentres quand ? Je t'ai géolocalisé ! Tu es encore au musée, tu exagères ! Je m'inquiète beaucoup, mon chien aussi ! :-) J'ai mangé toute seule ! Je vais me coucher. Bonne nuit, à demain. Sois sage !

Elle sourit mais est tout de même un peu inquiète ; le silence de son père n'est pas normal. Elle espère qu'il répondra au texto. Elle pose son portable sur la table basse.

Le lendemain matin, elle se lève, va dans le salon mais celui-ci n'était pas

allumé. *Ah oui, c'est sûrement que papa est encore au lit car hier soir il a bu !* se rassure-t-elle. Elle se dirige vers la chambre de son père et appuie nerveusement plusieurs fois sur l'interrupteur extérieur, transformant sa chambre en boîte de nuit à grands coups de flashes. Mais rien ne se passe, aucune réaction. Elle ouvre la porte : il n'y a personne, le lit est vide. Elle est angoissée et, le ventre noué, elle court vers le salon pour voir par la fenêtre si la voiture est là. Mais non. Elle devient parano et pense que quelque chose de grave est arrivé pendant la nuit. *Peut-être qu'il a eu un accident de voiture et qu'il est à l'hôpital...* La géolocalisation du portable de son père ne marche plus : il ne doit plus avoir de batterie. Elle est affolée. Elle décide d'aller voir la police mais elle hésite à sécher le lycée. Elle se rend quand même au commissariat et raconte par écrit l'histoire de son père à l'agent. Elle est très angoissée mais le policier

ne la prend pas au sérieux. Elle se sent frustrée. Elle décide donc de mener seule son enquête en commençant par essayer d'obtenir des informations par ses collègues.

Elle prend le bus et file au musée des Abattoirs où son père est agent d'entretien. Elle se souvient qu'il lui avait dit qu'une de ses collègues était sourde et travaillait comme guide au musée. Elle décide donc de commencer par là.

Amélie entre dans le musée à 14 heures. Elle cherche une personne sourde faisant une visite en LSF. Elle l'aperçoit enfin. Elle porte un tee-shirt noir avec, au centre, la main des sourds et sur lequel est épinglé son badge avec son nom, Juliette. Elle l'a assorti d'un pantalon noir avec des nœuds, de grandes chaussettes rayées multicolores et des chaussures noires. Elle a les cheveux attachés avec une pince surmontée d'une grosse fleur. *Quel style original !* pense Amélie.

La guide commente les tableaux pour les visiteurs sourds ; elle est souriante et signe un peu vite. La jeune fille décide de la suivre en regardant l'exposition. Elle découvre un tableau étrange qu'elle regarde attentivement. C'est la tête de la Joconde avec deux gros yeux bleus, le nez et la bouche déformés et de longs cheveux noirs. Elle a l'air malade car elle vomit.

Quand la guide a terminé, Amélie s'approche pour discuter de son père.

« Bonjour, excusez-moi, je peux vous parler ? Je suis la fille d'Arthur, qui fait le ménage ici.

— Ah oui, il m'a parlé de toi ! dit Juliette avec un grand sourire.

— L'avez-vous vu ?

— Aujourd'hui ? Non. Pourquoi ?

— Ah mince, car mon papa n'est pas rentré depuis hier soir. Je suis très inquiète et je ne comprends pas pourquoi il ne répond pas à mes messages.

— Ah bon ? Ton père n'est pas rentré ? s'étonne Juliette. J'ai remarqué que ton père parlait souvent avec un homme qui s'appelle Tom. Peut-être qu'il pourrait te renseigner.

— Ah... je ne le connais pas.

— Il s'occupe de l'accrochage et du transport des tableaux : je ne sais pas s'il travaille aujourd'hui. Il est grand, il a les cheveux noirs, un peu de barbe et il porte souvent des lunettes noires.

— Est-ce que vous avez la clé du vestiaire du personnel ?

— Oui, je l'ai. Pourquoi ?

— Je voudrais voir si les affaires de mon père y sont car hier soir son portable indiquait qu'il était ici. Vous pouvez m'accompagner ?

— Oui bien sûr, c'est une bonne idée ! dit Juliette. Suis-moi. »

Juliette conduit Amélie dans le vestiaire. La lycéenne retrouve le manteau de son père. Elle fouille ses poches et découvre la clé de la maison, son portable

et sa carte bleue. Les deux femmes se regardent étonnées. « Tu devrais ne toucher à rien et aller voir la police, lui conseille la guide. Ce n'est pas normal. »

Amélie retourne au commissariat : elle explique sa rencontre avec Juliette et ce qu'elles ont découvert. Cette fois-ci, le policier accepte d'ouvrir une enquête pour disparition inquiétante et deux agents se rendent au musée. Interrogé, le directeur dit que la veille son employé avait demandé un rendez-vous en urgence mais qu'il n'est jamais venu. Il montre aux policiers le mot d'Arthur : *Monsieur le directeur, je voudrais vous voir d'urgence pour vous parler de quelque chose que j'ai découvert en redressant un des tableaux.*

Les agents demandent ensuite à voir le vestiaire et les affaires d'Arthur. Dans son manteau, ils découvrent la carte bleue et la clé de la maison mais pas de trace du portable.

Le dimanche, en fin d'après-midi, Amélie reçoit un SMS étrange :

Bonjour, je suis vraiment désolé ne pas t'avoir prévenue plus tôt mais j'ai été obligé de partir en déplacement. Je rentre mardi.

La jeune fille ne comprend rien : son père ne lui écrit jamais comme ça. Et il est impossible qu'il soit parti sans la prévenir. Sans compter qu'au musée personne n'a parlé d'un envoi en mission. Pourquoi un agent d'entretien partirait-il en déplacement ? Amélie réfléchit quelques instants puis prend son portable et lance la géolocalisation : elle n'en croit pas ses yeux ! Le portable de son père est au musée ! Ce portable, elle l'a vu dans la poche du manteau mais quand la police est venue, le portable avait disparu. Et qui était au courant ? Juliette, la guide sourde ! Amélie la suspecte mais elle se dit que personne ne la croira. Cette fois-ci elle décide de ne pas perdre son temps au commissariat. Elle attend impatiemment que le lundi arrive.

Le lundi matin, à la première heure, Amélie retourne au musée, bien décidée à découvrir qui utilise le portable de son père. Elle apporte la mini-caméra que son père lui a offerte à Noël pour filmer en cachette et apporter une preuve aux policiers. La jeune fille traverse les salles et aperçoit Juliette qui fait sa visite. Elle attend qu'elle prenne sa pause et elle envoie un texto à son père en filmant discrètement la guide. Mais rien ne se passe comme prévu. Juliette ne réagit pas. Amélie est très déçue. Elle était tellement sûre que c'était elle la coupable ! Soudain, elle sent son téléphone vibrer dans sa poche. Elle jette un œil sur l'écran : son père vient de lui répondre ! Elle sort en courant du musée pour se rendre au commissariat. Mais avant de s'engouffrer dans le métro, elle envoie un texto rageur dans la cour des Abattoirs : Je sais que ce n'est pas mon père qui écrit ! Dites-moi où il est. De toute façon, la police va vous arrêter !

À quelques mètres, elle remarque un homme debout près d'un véhicule. Il sort son portable de sa poche, remonte ses lunettes de soleil, regarde l'écran, hésite, caresse sa petite barbe noire et tape sur le clavier.

Tu as trop d'imagination, ma fille, reçoit-elle. La caméra filme toujours. Elle n'ose plus bouger et suit l'homme du regard. Il pénètre dans le musée. Fébrile, Amélie contacte le 114, envoie son nom, la vidéo, une capture du texto et supplie l'agent de contacter la police.

Moins d'une heure plus tard, deux policiers et un agent accompagné d'un chien se garent sur le trottoir. Amélie les rejoint et leur montre la géolocalisation du portable de son père. « Il est ici », signe-t-elle. Puis, en pointant les images de la mini-caméra, elle leur fait comprendre que c'est l'homme sur la vidéo qui utilise le portable de son père. Les deux agents se précipitent à l'intérieur et

retrouvent rapidement Tom qui détient encore le portable d'Arthur. Pendant ce temps, le maître-chien, accompagné d'Amélie, sillonne le musée. L'animal, ayant reniflé le manteau d'Arthur, fouille partout. Soudain, il s'arrête net devant une des portes du sous-sol : le local d'entretien. La porte est rapidement enfoncée et le policier découvre Arthur, inconscient.

Spectaculaire saisie de drogue au musée des Abattoirs

Hier, la police a démantelé un trafic de drogue grâce à la ténacité d'une adolescente sourde dont le père, Arthur J., agent d'entretien au musée, avait mystérieusement disparu depuis quelques jours. La drogue transitait cachée au dos des tableaux qui étaient convoyés d'un musée à l'autre. Les trafiquants s'assuraient ainsi un transport ultra-sécurisé. Le père avait découvert le

trafic de stupéfiants et s'était confié à un collègue, Tom P., qui se trouvait être un des intermédiaires de ce trafic. Découvert dans un état de déshydratation avancé, Arthur J. a été hospitalisé. Son pronostic vital n'est pas engagé. Fait rare, les trafiquants comme les victimes appartiennent tous à la communauté sourde.

Amélie et Thomas

Et pour en découvrir encore plus sur
le projet J'écris...



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 2020
sur les presses de l'imprimerie Evoluprint

Une jeune fille
au passé mystérieux,
une adolescente sur les
traces de son père porté
disparu, une femme accusée
injustement et un enfant à la
recherche de sa liberté...
Quatre récits, quatre enquêtes,
quatre polars écrits par les
auteurs en herbe de la
classe de 4^e du collège
André Malraux.

CRIME - DO NOT CROSS CRIME SCENE - DO NOT CROSS CRIME